

FRANCIS DEBYSER

LECTURE DES CIVILISATIONS

Estratto da:

*micromégas*

Anno II, n. 3 - 1975

BULZONI EDITORE

## LECTURES DES CIVILISATIONS

Il n'est pas nécessaire de revenir sur l'historique des concepts de culture ou de civilisation qui répondent le mieux aux attentes des étudiants et des professeurs pour qui la connaissance et la compréhension de la France contemporaine est un objet d'étude légitime et motivant<sup>1</sup>; on admettra en effet ici que les propositions de l'anthropologie culturelle semblent, mieux que les définitions de la tradition humaniste et littéraire, rendre compte de l'unité et de la variété des faits, des objets, des relations et des représentations susceptibles d'intéresser un public curieux des réalités vivantes du pays dont il étudie la langue.

Rappelons quelques-unes de ces définitions, celle de Kluckhohn:

Par culture l'anthropologie désigne l'ensemble des modes de vie d'un peuple, l'héritage social que l'individu acquiert de son groupe. En d'autres mots, la culture est cette partie de son milieu que l'homme a lui-même créée<sup>2</sup>;

celle de Sapir:

La conception de la culture que nous cherchons à saisir se propose de comprendre, sous un seul mot, l'ensemble des attitudes, des visions du monde et des traits spécifiques de civilisation qui confèrent à un peuple particulier sa place originale dans l'univers<sup>3</sup>;

ou encore celle de Herskovits:

On s'accorde généralement à dire que la culture... se manifeste dans des institutions, des formes de pensée et des objets matériels<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Ce débat et cet historique sont abondamment traités dans A. REBOULLET, *L'Enseignement de la Civilisation Française*, Paris, Hachette, 1973.

<sup>2</sup> C. KLÜCKHOHN, *Initiation à l'anthropologie*, Bruxelles, G. Dessart, 1968, p. 25.

<sup>3</sup> E. SAPIR, *Anthropologie*, Paris, Editions de Minuit, 1967, tome 2, p. 137.

<sup>4</sup> M. J. HERSKOVITS, *Les Bases de l'anthropologie culturelle*, Paris, Payot, 1967, p. 5.

Si ces définitions sont convergentes et répondent bien à ce que notre intuition nous suggère comme étant des contenus, des faits ou des traits de civilisation, elles embarrassent toutefois l'enseignant par la richesse même, voire l'accumulation hétéroclite des objets qu'elles proposent à l'étude. Comment mettre au point une didactique d'approche cohérente d'un ensemble aussi disparate que l'« héritage », la « tradition », les « institutions », les « mœurs », les « usages », les « modes de vie », les « habitudes », les « attitudes », la « vie quotidienne », les « comportements », les « modes de pensée », les « mentalités », les « stéréotypes », les « visions du monde », les « représentations collectives », les « mythes » et « mythologies », les « idéologies », les « productions intellectuelles » et « artistiques », les « formes », les « objets », la « technologie » d'un peuple?

En d'autres termes, la solution dite anthropologique du problème de l'enseignement de la civilisation n'est-elle pas une pure utopie, dans la mesure où le champ que se donne l'anthropologie au lieu de délimiter et de circonscrire les réalités culturelles les accueille en vrac dans leur complexité et leur diversité au point que nous ne sommes pas plus avancés qu'avant pour répondre à la question: que choisir et comment présenter ce que nous choisissons comme significatif de la France contemporaine: les institutions de la V<sup>e</sup> République, la vie syndicale en France, l'almanach Vermot, le tour de France, les petites annonces du « Chasseur Français », le tiercé, la publicité, la presse? et comment ordonner ce matériel dans une présentation?

Nous proposerons ici d'une part des principes qui nous aideront quelque peu à ordonner la matière à étudier et à mieux concevoir la manière de l'approcher, et d'autre part des méthodes de travail qui, en fonction des approches retenues, nous semblent les plus aptes à aider l'étudiant à faire son chemin lui-même dans la découverte de la France et des Français.

#### 1 - PRINCIPES D'APPROCHE.

On admettra que toute question de civilisation (ex.: le sport, les jeunes, l'école, le travail, la famille en France, etc.) relève de trois types d'approche, l'approche sociologique, l'approche anthropologique et l'approche sémiologique.

a) *L'approche sociologique* traitera la question étudiée comme un phénomène social et dans ses relations à l'ensemble de la société fran-

çaise. Ainsi, pour étudier par exemple le sport en France<sup>5</sup>, on cherchera à connaître les données statistiques (sports pratiqués, nombre de clubs, de fédérations, de licenciés), la place du sport dans l'institution scolaire, la pratique du sport par les différentes classes sociales et catégories professionnelles, le développement des équipements collectifs sportifs, le rôle et la politique des pouvoirs publics, les implications économiques, etc.

L'approche sociologique nous donne d'une part les informations de base, à savoir les statistiques et les données sociales, économiques et politiques, et d'autre part la dimension générale d'un problème, c'est-à-dire ses relations, ses points d'ancrage avec l'ensemble du système social français. C'est d'ailleurs pour cela que n'importe quel sujet de civilisation est un moyen d'entrer de plain-pied dans la connaissance de la France contemporaine, ce qui a des conséquences pédagogiques immédiates; deux ou trois questions bien traitées comme « phénomènes » représentatifs risquent d'être de meilleures clés pour la connaissance de la France, qu'un panorama complet à prétentions exhaustives.

Les documents utilisables dans une approche sociologique sont soit les chiffres, les études et les enquêtes réalisées sur le sujet étudié, soit les indications et informations que l'on peut recueillir directement dans la presse ou auprès des services publics.

Ajoutons enfin, que seule l'approche sociologique permet de fonder la comparaison ou si l'on préfère l'étude contrastive sur autre chose que des hypothèses, des idées toutes faites ou des impressions. Ainsi avant de se demander si les Français sont plus ou moins « sportifs » que les Anglais, les Allemands ou les Italiens, on cherchera à savoir le nombre d'heures de sport qui sont prévues (et appliquées réellement) dans le programme scolaire des différents pays, le nombre de personnes pratiquant tel ou tel sport, l'importance des équipements collectifs, etc.

En conclusion, l'approche sociologique ne couvre pas tout le champ de l'enseignement de la civilisation, mais nous donne les données de base sans lesquelles aucun travail n'est possible.

b) *L'approche anthropologique*, plus centrée sur les hommes que sur les groupes et sur le concret que sur l'abstraction permettra d'aborder les questions de civilisation sous l'angle des réalités quotidiennes, de la vie de tous les jours, des habitudes et des attitudes des Français: c'est la

<sup>5</sup> Le sujet « Les Français et le Sport » fait l'objet actuellement au BELC (Bureau pour l'enseignement de la langue et de la civilisation françaises à l'étranger) d'une recherche dont le but est de proposer un modèle méthodologique pour l'enseignement de la civilisation.

perspective des manuels ou des dossiers dont le thème ou le titre sont « Comment vivent les Français? »; pour continuer l'exemple du sport ce sera la place du sport dans la vie des français, les moments et les lieux où ils pratiquent des sports ou leurs réactions, leurs goûts, leurs préférences, leurs idées toutes faites, et, bien sûr, leur chauvinisme, ou, en tout cas, la façon dont le chauvinisme se manifeste. C'est de ce point de vue que l'on s'intéressera à la fois aux Parisiens qui pratiquent la course à pied (le cross) le dimanche matin au Bois de Boulogne ou au Parc de Saint-Cloud pour se maintenir « en forme », et aux grands événements rituels, tournoi des cinq nations, coupe de France de football, combats de boxe prestigieux, tour de France cycliste, etc. et à la façon dont tous ces événements sont perçus et vécus par les Français.

Moins abstraite, nous l'avons dit, que l'approche sociologique, l'approche anthropologique utilisera des documents plus immédiats et par conséquent plus vivants (plus motivants également pour les élèves); pour le sport, à côté de tel article du « Monde » et des enquêtes IFOP<sup>6</sup> et SOFRES<sup>7</sup> réalisées pour le Ministère de la Jeunesse et des Sports, retenus pour l'éclairage sociologique, on cherchera des documents « anthropologiques », tels qu'une page de « L'Équipe », un article dithyrambique d'un illustré à grand tirage sur Poulidor, des enquêtes directes et surtout des témoignages instantanés et des documents bruts. La recherche anthropologique même si elle ne se prive nullement des interprétations et des analyses de la sociologie, travaille toujours sur le terrain et à partir de matériaux immédiats plutôt que d'informations élaborées et traitées; du point de vue d'un anthropologue, l'examen de trois ou quatre menus de restaurants lui en apprendra plus sur les habitudes culinaires et nutritionnelles des français que les statistiques sur la consommation du bœuf ou des volailles. L'apparition de plus en plus fréquente de documents bruts dans les manuels ou dossiers de civilisation française montre que les enseignants commencent à partager ce point de vue: le cours « sociologique » de civilisation fait place à une initiation à l'anthropologie par les méthodes directes.

Par ailleurs les documents et témoignages collectés et étudiés dans le cadre d'une approche anthropologique, constituent une invite permanente à l'étude contrastive et à la comparaison avec les réalités correspondantes dans la culture de l'étudiant par l'examen de matériaux, de documents et de témoignages équivalents ou comparables.

<sup>6</sup> Institut Français de l'Opinion Publique.

<sup>7</sup> Société Française d'Enquêtes par Sondages.

c) L'approche sémiologique aidera à reconnaître, à interpréter, à comprendre et à mettre en rapport les significations, les sens, les connotations culturelles véhiculées par les faits et documents de civilisation. Il convient ici de rappeler brièvement la théorie de la connotation devenue théorie du mythe avec Roland Barthes dans l'essai *Le Mythe aujourd'hui*<sup>8</sup>. Dans la perspective sémiologique la civilisation n'est plus considérée comme un ensemble d'objets ou d'institutions, mais comme un langage, composé de signes. Ces signes sont les connotations culturelles, les représentations collectives, ou encore les mythes; ces signes ont des signifiés qui se situent à un autre plan que les signifiés primaires des signes linguistiques (plan de la dénotation).

Un exemple, déjà utilisé, aidera à faire comprendre ce qu'est un signe culturel par rapport à un signe linguistique: le « signe » ou le « mythe » Henri IV.

a) Lors de sa campagne présidentielle, Georges Pompidou interrogé par un hebdomadaire à grand tirage qui soutenait sa candidature, sur le personnage de l'histoire de France auquel il souhaitait ressembler, répondit « Henri IV ». Dans cette circonstance, ce n'était pas le signifié primaire du terme Henri IV (Roi de France de 1589 à 1610, etc.) qui était utilisé mais évidemment le signifié secondaire, à savoir les connotations culturelles liées dans l'imaginaire des Français de 1969 à la mythologie d'Henri IV, composée des éléments suivants:

– La réconciliation des Français déchirés par les guerres de religion: on doit se souvenir de la propagande de la majorité d'alors qui brandissait systématiquement comme slogan électoral l'épouvantail de la guerre civile et le souvenir de la « grande peur » de 68.

– Le réalisme et le souci de la paix, contre-argument électoral de l'époque utilisé pour rallier des électeurs centristes auxquels la politique de grandeur et de prestige international du Général de Gaulle avait fini par sembler coûteuse sinon aventureuse.

– L'humanité, symbolisée par le mot d'Henri IV sur la « poule au

<sup>8</sup> Pour une information rapide voir R. BARTHES, *Le Mythe aujourd'hui*, in *Mythologies*, pp. 191-246, Paris, 1957 et en particulier le chapitre « Le mythe comme système sémiologique ». Voir également la note « Connotation » à la fin de *L'enseignement de la Civilisation Française*, p. 262-3, Hachette, collection « Le Français dans le Monde », Paris, 1973 et l'article de D. COSTE, « Hypothèses méthodologiques pour le Niveau 2 », dans le même ouvrage. L'intérêt porté par les méthodologues à l'approche sémiologique en vue de l'étude de la civilisation n'est pas nouveau; cf. M. BEAUJOUR et J. EHRMANN, *A Semiotic Approach to Culture*, in « Foreign Language Annals », décembre 1967.

pot », et contrastant avec une « certaine image de la France » gaullienne, passant avant le confort et la prospérité individuelle des Français.

Bien entendu toutes ces composantes de signification sont transmises dans les mythologies nationales que sont les manuels d'histoire de l'école primaire.

b) Nous retrouvons le signe Henri IV, entre autres, dans une publicité des magasins « Carrefour » où l'on voit un personnage à fraise, identifiable au Vert-Galant par son costume, son panache blanc, sa barbe et son air de bon-vivant, choisir un poulet à l'étalage. Il est tout à fait significatif de constater que nulle part dans la réclame le nom du roi, ni son mot historique sur la poule-au-pot ne sont cités, ce qui prouve que les référents culturels sont suffisamment ancrés dans la mémoire des Français pour qu'il soit inutile de les rappeler ou de les nommer. Dans cette publicité, le signe primaire Henri IV est reconnu par le lecteur, ce qui déclenche en lui les signifiés secondaires « poule au pot », « tradition française », « bonne chère » voulus par l'auteur de la réclame pour agir contre les préventions éventuelles des consommateurs: magasins à grande surface = chaînes commerciales internationales (le bleu-blanc-rouge est présent à trois endroits dans la réclame), poulet choisi par un connaisseur (et non poulet industriel aux hormones), enfin poulet destiné à une bonne table familiale (poule-au-pot) et non à des cantines collectives ou à des restaurants de qualité médiocre. Le signe culturel Henri IV est utilisé pour lutter contre les résistances des Français qui persistent à acheter certains produits, parmi lesquels les viandes et les volailles de préférence chez les petits commerçants parce qu'ils pensent y trouver une meilleure qualité.

Nous avons développé ces deux exemples parce qu'ils nous permettaient d'illustrer la notion de connotation et, peut-être de la faire comprendre mieux que par des explications théoriques. Ajoutons encore deux remarques:

— le signe culturel est supposé compris par tous les membres de la communauté dans laquelle il est employé. Dans les exemples cités, il est en effet nécessaire pour que le but visé soit atteint, c'est-à-dire pour que le message passe et qu'on vote Pompidou ou que l'on achète des poulets chez « Carrefour », a) que tout le monde connaisse ou reconnaisse Henri IV; b) que tout le monde soit d'accord sur les connotations. On remarquera en passant que la publicité des produits bon marché ou destinés à une consommation de masse est souvent riche en signes culturels nationaux car il est évident que lorsque l'on vise un public de masse on ne recourra pas à des messages qu'obscurciraient des connotations réservées à un public limité. On pourra faire une allusion à Stendhal pour vendre

un produit de luxe, c'est La Fontaine qui illustrera les publicités pour l'eau minérale, ou la lessive.

— le signe culturel est non seulement connu de tous, mais il est accepté par tous et n'est pas contestable. Contester en effet l'article sur G. Pompidou, ou la réclame pour les poulets, ne consistera pas à dire « Henri IV n'aimait pas les bons poulets » mais à opposer des réfutations telles que « Pompidou n'est pas Henri IV » ou encore « Pompidou n'est pas un candidat de réconciliation nationale » ou encore « Henri IV n'aurait pas acheté ses poulets chez Carrefour » ou « les poulets de Carrefour ne sont pas bons ». Le signe culturel Henri IV, sa valeur sémiologique ou encore son signifié secondaire ont une assise aussi solide que des signes ou des signifiés linguistiques primaires. On est d'accord sur la connotation « poule au pot » comme sur les signifiés de « blanc », « table » ou « cheval » (nier une proposition comme « ce mur est blanc » se fera en disant « ce mur n'est pas blanc » et non en débattant sur l'interprétation du sens de blanc). L'approche sémiologique en civilisation va donc permettre d'identifier et d'analyser signes culturels, faisceaux de connotations, réseaux de significations. La méthode que nous avons utilisée pour décoder le signe Henri IV est applicable à d'autres mythes ou signes: « Brigitte Bardot », « Poulidor », le « France », le « Tiercé », etc. Ainsi l'approche sémiologique adaptée au monde du sport aura pour effet de faire comprendre le mythe ou les mythes du champion chez les Français, et peut-être pourquoi on préfère le second Poulidor au premier Merckx ou même à Anquetil; quittant même le domaine du sport on pourra se demander si le culte du « merveilleux, malheureux et bien-aimé Poulidor » et la mythologie de l'éternel second ne s'explique pas par une projection des Français qui s'identifient assez bien internationalement à un héros malchanceux ayant sa place dans le « peloton de tête », rarement premier mais méritant de l'être et en tous cas meilleur que les premiers. On remarquera également que ce mythe est sanctionné officiellement: ayant moins d'appuis mondains ou politiques dans la classe dirigeante que Bobet ou Anquetil, Poulidor est pourtant mieux décoré qu'eux.

L'approche sémiologique offre également des perspectives nouvelles aux études contrastives. On a dit (A. Grosser) que comparer les civilisations c'est souvent se rendre compte que ce qui a l'air différent est identique et que ce qui a l'air pareil est différent. La sémiologie comparée aura pour objet la comparaison de signes et de connotations culturelles. Des signes équivalents peuvent avoir des signifiés divergents, et des signes différents peuvent avoir des signifiés identiques. La sémiologie contrastive ou différentielle permettra une lecture de sens qui évitera les interférences

(faux sens et contre-sens) que risquent de provoquer les analogies et les faux amis culturels. La sémiologie différentielle permettra même de comprendre comment des messages identiques sont lus différemment. Tel est le cas de la publicité américaine pour les cigarettes, pendant les années 73 et 74 et en particulier des « Marlboro ». Les images évoquant l'Ouest américain et ses pionniers suggéraient au consommateur des U.S.A. un produit peu nocif associé à un mode de vie et à une nature non pollués; la peur du cancer, renforcée par la mention obligatoire sur les publicités américaines de la toxicité du produit et sa teneur en nicotine et en goudron, la sensibilité du public américain à la grande peur écologique de la pollution constituaient les résistances que cette campagne visait à atténuer. Or ces mêmes images présentées à un public français étaient déchiffrées de façon tout à fait différente, même par des spécialistes de la publicité<sup>9</sup> qui y lisaient à peu près le message suivant « même des hommes virils comme les rudes héros des westerns fument des Marlboro (c'est-à-dire des cigarettes longues à bout filtre); ne croyez pas être efféminés en les préférant au Caporal, aux Gauloises bleues ou aux Gitanes ». Les résistances que réduit ce message touchent aux idées reçues en France sur le tabac blond, le cigarettes de « femmes » et les bouts filtre (appelés parfois avec mépris des « tampax » en argot).

Nous nous sommes davantage étendus sur l'approche sémiologique, parce que cette dernière, plus récente et plus proche des méthodes de la linguistique, est moins connue, et parce que l'interprétation et la comparaison sémiologique nous semblent devoir couronner toute étude d'une civilisation étrangère contemporaine. L'analyse sémiologique, étant en fait une « lecture de sens » appliquée à des faits de civilisation et à des mythes modernes, nous propose une méthodologie de la « compréhension culturelle » qui nous manquait.

Bien sûr, malgré l'intérêt que semble présenter la sémiologie, il vaut mieux y chercher les méthodes d'une attitude interprétative qu'une « clé des significations culturelles », et c'est en faveur même du recours à cette démarche que nous soulignerons les questions que l'on doit se poser quant à la validité de ce type d'approche, d'autant que notre exposé risque d'avoir simplifié quelque peu la problématique.

Tout d'abord, nous avons forcé les différences entre les approches: il est évident, par exemple, que la frontière entre la sociologie et l'an-

<sup>9</sup> Il est significatif que des sémiologues français s'y soient trompés ou en tous cas n'aient su lire que le message « français ». Ainsi FR. ÉNEL in *L'Affiche, Fonctions, langages, rhétorique*, Paris, Mame, 1971, p. 32 qui décode ces réclames par le message: « pour être aussi viril qu'un cow-boy, fumez Marlboro ».

thropologie est particulièrement floue et que nous ne saurions résoudre ici ce point de classification des sciences humaines; il est également clair que les attitudes, les opinions et les comportements que nous avons évoqués sous l'étiquette anthropologique intéressent directement les sociologues: ce sont même eux qui ont mis au point les instruments, tels que les procédures d'enquête et les questionnaires, nécessaires pour recueillir ces informations. L'interprétation des mythes était déjà au centre des préoccupations de l'anthropologie bien avant que la sémiologie n'existât. Enfin, il est difficile de réserver à la seule sémiologie le souci d'élucider les significations et l'on imagine mal ce que seraient une sociologie ou une anthropologie qui ne se poseraient ni des problèmes de sens ni des problèmes d'interprétation.

D'autre part, ni l'anthropologie ni la sémiologie ne sont à l'abri d'une critique dont il convient de mesurer la portée, à savoir qu'elles sont autant des formes de l'idéologie dominante que des instruments permettant de l'analyser. D'autres feront une question de principe, précisément idéologique, de cette objection à laquelle sont exposées toutes les sciences humaines: ce n'est pas notre propos; mais il faut tout de même la prendre en compte ne serait-ce que pour se demander si les analyses et les interprétations des faits de civilisation que peuvent proposer ces disciplines ne sont pas biaisées lorsque ces dernières sont des produits culturels des civilisations qu'elles étudient.

Ainsi l'on peut se demander si le peu de cas que l'anthropologie culturelle semble faire de l'histoire ne tient pas au fait que l'anthropologie a connu son plus grand essor aux États-Unis en vue de l'étude des sociétés amérindiennes, australiennes ou mélanésiennes, c'est-à-dire dans une société valorisant très peu sa propre histoire, en vue de l'étude de sociétés sans histoire (documentée); et ce n'est peut-être pas non plus un hasard que ce soit un anthropologue français tel que Cl. Lévi-Strauss qui nous rappelle que « tout est histoire », y compris tel menu fait de la vie quotidienne comme l'apéritif: « Comment apprécier justement le rôle – si surprenant pour les étrangers – de l'apéritif dans la vie sociale française si l'on ignore la valeur traditionnelle de prestige prêtée, dès le Moyen-Âge, aux vins cuits et épicés? »<sup>10</sup>. L'avertissement est important: l'étude de la civilisation française contemporaine n'est certes pas celle de l'histoire de la civilisation française (encore que les examens dits « de la Sorbonne » continuent à tester la connaissance que des Japonais ou des Iraniens ont de la civilisation française en leur demandant ce qu'ils savent

<sup>10</sup> CL. LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 17.

de la Restauration ou de l'art gothique), mais elle ne doit pas être pour autant une approche antihistorique ou coupée de l'histoire.

Plus encore que l'anthropologie, l'étude sémiologique des connotations et des signes culturels risque d'être compromise avec l'idéologie dominante, si l'on adopte l'analyse d'Henri Lefebvre des « phénomènes langagiers » d'une société et d'une époque qui valorisent à l'excès le formalisme, poussent à la consommation, voire au gaspillage des signes, à l'usure des signifiants et à l'inflation des métalangages<sup>11</sup>. On peut en effet se poser deux questions parallèles, l'une, théorique, portant sur la légitimité de la démarche sémiologique, l'autre plus concrètement liée à la pédagogie sur le statut et l'interprétabilité des analyses « sémiologisantes » que multiplient les média.

La première interrogation, d'ordre épistémologique, est la suivante: si l'on peut reprocher à toute science humaine de n'être en quelque sorte qu'un métalangage de l'humain et du social, on peut également dire qu'il s'agit là de la rançon inévitable de l'ancrage entre signifiant et signifié lorsque le social et l'humain sont des deux côtés du signe. En revanche la sémiologie semble colporter une sorte de condamnation au métalangage « à perpétuité », qui l'amène à se prendre elle-même comme objet à l'infini; cela, comme le soupçonnait Henri Lefebvre, ne déclenche-t-il pas, au lieu d'un ancrage sur le référent, un procédé récursif sans fin de décrochage impliquant l'évanescence progressive, mais inéluctable du référentiel primaire? Lorsque la mode devient méta-mode, par exemple avec le style rétro, et que les discours que l'on peut trouver sur cette mode, et, d'une manière générale le « discours féminin » d'un hebdomadaire comme « Elle », deviennent explicitement un discours sémiologique, ne s'ensuit-il pas qu'à leur tour, en 1976, les discours de Barthes ou de Chabrol ne pourraient plus être que des méta-méta-méta discours, c'est-à-dire des analyses au quatrième degré? Et que dire de ce paragraphe en folie?

Pour les pédagogues, le même problème se pose: l'enseignant qui s'aventure dans la pédagogie de la connotation rencontre de plus en plus souvent des textes dont il se demande où il doit les situer: analyses et/ou objets d'analyses? Qu'il s'agisse de Brigitte Bardot, de Poulidor, du fils de Sheila ou de la dernière Renault, non seulement « Le Nouvel Observateur » et « L'Express » ont pris la relève de Barthes et de Sauvry, mais même des hebdomadaires à très grand tirage et à public de « masse » tels que « Paris-Match » ou « Elle » produisent désormais des textes « sémiologisants » ou « sociologisants »; la lecture de signification est désormais

<sup>11</sup> H. LEFEBVRE, *La Vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 210 à 266.

quotidiennement médiatisée par des textes de consommation courante (par exemple les articles de Jean Cau dans « Paris-Match » sur le Tour de France). Ces textes rapprochent-ils ou au contraire éloignent-ils du référent culturel recherché; et si on les prend eux-mêmes comme objet d'étude ou au moins de critique, quels seront les instruments épistémologiques de cette analyse?

Si la réflexion sur la connotation, concept extrapolé de façon quelque peu métaphorique hors de la sémiologie linguistique, a bien permis de fonder avec une certaine élégance la notion de signe culturel, il reste à vérifier, si l'on veut dépasser une symbolique approximative et largement subjective, que ces signes fonctionnent bien comme un langage; pour l'instant, les connotations ne semblent guère que les « lexèmes » d'un langage dont la grammaire reste cachée et dont la sémiologie ne peut prétendre à elle seule nous donner la clé.

C'est pourquoi les trois démarches que nous avons évoquées nous semblent indispensables et complémentaires et doivent s'intégrer dans une approche interdisciplinaire de la civilisation; la sémiologie pure risque en effet de n'être qu'un jeu séduisant d'interprétations difficilement contrôlables: l'anthropologie sans interprétation sémiologique se réduira à une collecte ethnographique; enfin une sociologie qui serait à la fois coupée du concret et du sens ne mériterait plus le nom de sociologie. Le reste, c'est-à-dire, dans une perspective d'enseignement, les problèmes didactiques, relève moins des principes que des méthodes.

## 2 - MÉTHODES DE TRAVAIL ET PÉDAGOGIE

Les truismes sont souvent utiles en pédagogie. Rappelons tout d'abord que ce n'est pas par hasard que nous avons intitulé cet exposé « lecture » et non « enseignement » de la civilisation. Si comprendre la civilisation dont on étudie la langue est le but de certains étudiants, les problèmes méthodologiques de cette pédagogie consistent moins à savoir comment les professeurs ou les manuels vont présenter, exposer cette civilisation que comment les élèves vont l'étudier et parvenir à cette lecture de sens qu'est la compréhension culturelle. La didactique de l'étude de la civilisation est une affaire de méthodes actives d'approche par les étudiants et non de techniques expositives magistrales. Ce n'est que lorsqu'on aura admis ce préalable élémentaire que les meilleures intentions et les approches les plus cohérentes et les plus modernes des faits de civilisation (qu'elles soient géo-politiques, sociologiques, anthropologiques ou sémiologiques) cesseront de donner lieu à des pratiques pédagogiques totalement périmées. Nous proposerons en effet de prendre à la lettre,

et non comme une métaphore, la définition que nous avons donnée de la compréhension culturelle comme lecture de sens: on n'apprend pas à lire à quelqu'un en lui faisant la lecture, ni en lisant à sa place. Les élèves doivent être les acteurs et les chercheurs dans les démarches d'approche que nous avons évoquées plus haut, l'enseignant devant se limiter à être une aide, un guide et un conseiller en matière de recherche, de sélection, de traitement et d'interprétation des informations.

Tout d'abord il faudra habituer l'étudiant à l'examen et à l'étude de documents authentiques, non médiatisés, de civilisation plutôt qu'à l'assimilation passive des synthèses toutes préparées qu'il trouve dans les manuels. La seule synthèse signifiante pour l'étudiant est celle, bonne ou mauvaise, qu'il se constitue lui-même, et non pas celle qu'on lui administre à l'aide de cours ou de manuels; à l'enseignant d'intervenir pour que cette synthèse instituante soit plutôt bonne que mauvaise, créative que figée, ouverte que fermée ou bornée. Les chapitres clos des manuels de civilisation sont destinés à faire place dans un premier temps à ces dossiers souples contenant une assez grande variété de documents récents sur un sujet: extraits de presse, données statistiques, enquêtes, témoignages, interviews, etc. (formule des dossiers langue et civilisation du B.E.L.C.), dans un deuxième temps – bien sûr dans les contextes où cette recherche est possible, c'est-à-dire les pays européens – à une procédure de recherche et d'enquête véritable où le « dossier » ne sera pas présent au départ mais constitué progressivement par les enseignants.

L'objection la plus courante à ces perspectives d'une pédagogie renouvelée de la civilisation est la suivante: nous ne sommes ni des sociologues, ni des anthropologues, etc. et nos étudiants encore moins; comment procéder et comment les aiderons-nous?

Nous nous limiterons ici à donner quelques exemples de pratique de classe très simples: de l'approche sociologique, on retiendra qu'il faut habituer les étudiants à rechercher les statistiques, les données institutionnelles, les résultats d'enquêtes et d'une manière générale toute information de nature à donner la dimension de problème ou de phénomène social à la question étudiée. Si par exemple on retient comme sujet la femme en France, on s'intéressera à la femme au travail et au travail des femmes; et une technique active de contrôle des indications que peuvent donner des articles de journaux, consistera à étudier les annonces des journaux et, plus particulièrement les offres et les demandes d'emplois dans des journaux français; on verra dans quelle mesure la gamme des offres d'emplois proposées aux femmes correspond à leurs demandes, ou au marché du travail masculin, on vérifiera également si les offres d'emplois

proposées aux femmes sont aussi intéressantes ou aussi bien rémunérées que celles des hommes, etc. On incitera ensuite les étudiants à comparer avec leur propre pays et à noter les ressemblances et les différences.

Il faut également que les étudiants s'habituent à poser les problèmes dans des termes concrets et précis; s'ils s'intéressent à la vie quotidienne des français, il faut leur proposer de mettre au point des questionnaires de type sociologique portant sur les habitudes ou les attitudes et qu'ils pourront tester auprès d'informateurs français, lecteurs, assistants, résidents, correspondants, etc. et à plus forte raison à l'occasion de voyages en France. De la prise de connaissance d'enquêtes, on passe à la pratique proprement dite de l'enquête plus stimulante encore.

Si les étudiants s'intéressent aux rapports entre homme et femme en France et à l'image qu'ont les sexes l'un de l'autre, ou encore à l'idéal masculin ou féminin, rien de tel encore une fois qu'une promenade dans les petits annonces. Sur le même sujet, Madame Rocheblave-Spenlé réalisa naguère une enquête exemplaire<sup>12</sup>. Nous conseillerons aux étudiants intéressés de faire à moindre frais une petite enquête consistant à relever une centaine d'annonces du « Chasseur français ». Il sera bon de savoir au départ, mais c'est le rôle du professeur, que ce périodique traditionnel est plutôt lu dans les campagnes qu'à la ville, par des conservateurs que par des révolutionnaires, par des agriculteurs ou des cadres moyens que par des ouvriers ou des citadins, par des catholiques que par des athées, etc. Une fois ces précautions prises l'examen de cinq à six pages de cette respectable publication fera entrer de plain-pied l'étudiant étranger dans un univers à la Simenon; il suffira qu'on demande à la classe, en répartissant, pour aller plus vite, entre les étudiants des tâches complémentaires, de dépouiller les annonces matrimoniales et de dresser la liste: 1) des qualités dont se parent les annonceuses; 2) des qualités qu'elles attendent d'un mari éventuel; 3) des qualités qu'avancent les hommes; 4) de celles qu'ils attendent du conjoint. On établira assez vite quatre portraits robots qui seront une mine d'informations sur un certain aspect de la société française qui résiste au changement. On verra que les premières qualités de l'homme sont d'être sérieux et dynamique, celles de la femme d'être jolie et gentille; l'on n'indique que l'on a divorcé que lorsque c'est à son profit (div. prof.) ce qui constitue: 1) une garantie de moralité; 2) une garantie financière (on ne paie pas de pension); 3) un certain charme: on a souffert. On verra que les femmes disent souvent qu'elles sont jolies mais qu'un voile de pudeur masque la « beauté » des hommes,

<sup>12</sup> A.-M. ROCHEBLAVE-SPENLÉ, *Les rôles masculins et féminins*, Paris, P.U.F., 1964.



on les veut « grands » et ils se disent « sportifs » ou « d'allure jeune ». Enfin, détail révélateur de la modernisation des équipements en France, le « téléphone » est assez souvent demandé au partenaire éventuel dans les annonces matrimoniales. Il y a, avec six pages d'un numéro dépareillé du « Chasseur français » de quoi amuser et faire travailler intelligemment une classe pendant une semaine entière.

Nous pourrions multiplier les exemples: l'étude des réclames et de la publicité des machines à laver et en général des appareils ménagers est parfaitement révélatrice à la fois de la tradition des rapports du couple français et de l'évolution que ces rapports connaissent dans le monde moderne: l'exemple précédent nous a cependant amenés au commun dénominateur de ce que doivent être des activités de découvertes et c'est pour cela que nous nous en tiendrons là: amusante et intelligente, amusante parce qu'intelligente, telle nous semble bien être la pédagogie de la découverte des faits et des significations de civilisation contemporaine, éclairée par les méthodes de recherche des sciences humaines.

FRANCIS DEBYSER  
(*Directeur du B.E.L.C.*)